

Jean Leyer

L'homme qui ne trouvait plus sa place

En 1973, peu après la mort de ma mère, Lyn Irvine Newman, je me retrouvai à Cross Farm, la maison familiale où elle s'était retirée, tout près de Cambridge. Là, pendant les vingt dernières années de sa vie, elle avait mené une existence féconde entre le jardin et le bureau d'où elle entretenait une correspondance active avec ses amis et sa famille.

Dans la maison, parmi les piles de lettres qu'elle conservait précieusement bien qu'éparpillées çà et là avec une notion du classement dont elle seule avait le secret, mon regard fut attiré par une missive à l'écriture tourmentée au travers de laquelle ma mère avait annoté d'une main ferme et à l'encre rouge : « La conjuration des imbéciles ! ». Intrigué et comme apostrophé par cette note étrange, j'entrepris la lecture de ces feuillets jaunis par les ans sur lesquels une plume anxieuse avait tracé des mots dont la teneur reste encore aujourd'hui gravée dans ma mémoire :

« Wilmslow, le 7 juin 1954

Chère Lyn,

J'espère que tu vas bien et que tu avances dans l'écriture de tes chers souvenirs d'enfance. Pour ma part, je termine la lecture de « Guerre et Paix » que tu m'avais chaudement recommandé. Je n'aurais jamais cru pouvoir ainsi dévorer ce « pavé » qui montre bien que le libre arbitre a peu de place devant le déterminisme de l'histoire et du destin.

Mon libre arbitre est justement mis à rude épreuve ces temps-ci. Je crois que je ne me remets pas vraiment de ce tournant de ma vie que fut la saga Arnold Murray. Certes, je n'ai en apparence pas vraiment de quoi me plaindre : j'ai pu garder mon poste de Professeur à l'université de Manchester, je suis remis du traitement chimique dégradant qu'on m'avait infligé et je peux maintenant me consacrer tout entier à mes recherches sur la morphogénèse – le vivant m'intéresse aujourd'hui beaucoup plus que les machines – mais j'ai néanmoins bien du mal à tourner la page de ces funestes années 52 et 53.

Je n'arrive toujours pas à me figurer comment j'ai pu tomber dans le piège de cet enchaînement d'événements morbides. Je me revois dans ce pub d'Oxford Street où j'ai rencontré Arnold pour la première fois. C'était un beau jeune homme blond aux yeux bleus, amaigri par les années de guerre, avide de connaissance, sensible et qui s'est vite avéré intéressé par tout ce que je pouvais lui apprendre. Flatté que quelqu'un comme moi puisse s'intéresser à un homme de sa condition, il est venu passer des jours entiers chez moi. Que de moments délicieux nous avons partagé ensemble ! Mais pourquoi a-t-il eu l'inconstance de parler de moi et de la maison de Wilmslow à Harry ce jeune délinquant qui n'a rien trouvé de mieux que de vouloir me cambrioler, je me le demande encore ?

J'en veux à Arnold, et plus encore à son copain Harry. Je m'en veux également car je n'aurais jamais dû porter plainte pour ce cambriolage. J'en veux aussi à cet inspecteur Wills, bonhomme retors qui, sous ses airs inoffensifs, m'a conduit à avouer mon homosexualité. Je ne considère évidemment pas cela comme une faute, mais j'aurais dû être plus prudent, sachant que ce pays n'a toujours pas révisé sa loi depuis le 19^{ème} siècle et Oscar Wilde. J'aurais dû me garder de tout raconter à Wills. J'en veux aussi à ce bourgeois coincé qu'est mon frère John qui n'a eu de cesse que de me convaincre de plaider coupable, à l'intransigent juge Harrison, et à toute la clique des bien-pensants qui depuis me regardent de travers.

[C'est à cet endroit que ma mère avait barré la lettre d'un rageur « La conjuration des imbéciles ! »]

J'ai été naïf, je ne peux m'empêcher de m'en vouloir, mais tout bien pesé, je ne regrette pas d'avoir été honnête et je suis fier de pas avoir renié ce que je suis. Non, je n'ai finalement aucun regret et le mal qui me ronge est ailleurs : j'aspire enfin à ne plus me cacher, à pouvoir revoir d'autres hommes, à construire avec l'un d'entre eux une relation heureuse et durable. J'ai peur de me faire reprendre. Je sais que je n'ai jamais trouvé ma place dans cette société et ne pourrai jamais la trouver.

[Là revenait l'écriture familière de ma mère qui indiquait : « Nous sommes tous des imbéciles ... »]

Ma chère Lyn, tu es l'une des seules personnes auxquelles je peux parler librement sans avoir l'impression d'être jugé. Avec toi je peux ouvrir mon cœur en toute candeur : je n'ai plus la force de poursuivre mon chemin sur cette terre et je sais que tu me comprendras. Embrasse Max qui derrière son austérité distante a toujours été un très fidèle ami et un indéfectible soutien. Epargne s'il te plaît à ma mère les raisons de mon geste.

Très affectueusement,

Alan »

C'est en lisant la signature que je compris que cette lettre avait été écrite par Alan Turing mathématicien ami de mes parents que j'avais croisé plusieurs fois dans leur maison de Manchester quand j'étais enfant. Turing avait été élève de mon père, Max Newman, alors jeune professeur à Cambridge. Mon père m'avait raconté, sans trop me donner de détails, car tout cela était encore très confidentiel, qu'ils avaient tous les deux pendant la guerre, contribué à percer le mystère des codes secrets utilisés par les armées allemandes, et en particulier celui de la fameuse machine Enigma. Je savais aussi qu'ils avaient continué leur collaboration après la guerre, en développant au National Physics Laboratory de Manchester l'un des tout premiers ordinateurs. Mon père m'en avait parlé comme d'un génie, qui avait entrevu avec fulgurance la possibilité de l'intelligence artificielle, et n'avait eu de cesse de faire avancer le concept de machine intelligente.

Voilà ce que je connaissais d'Alan Turing. Cette lettre inattendue me révélait une autre facette de ce personnage décidément hors du commun. J'en parlais à mon père qui m'apprit qu'il avait été poursuivi en justice en 1952 pour homosexualité, et qu'il avait choisi la castration chimique par prise d'oestrogènes pour éviter la prison et ainsi pouvoir continuer son travail de scientifique. Il avait été retrouvé mort par empoisonnement au cyanure le 7 juin 1954 dans la chambre de sa maison de Wilmslow. Il était très lié à ma mère qu'il appréciait pour sa liberté de pensée, sa franchise et son humour.

Je suis conscient, cher lecteur, que ce maigre texte n'est qu'un bien piètre témoignage de la richesse de la personnalité d'Alan Turing et des dernières années de sa vie. Si tu veux en savoir plus, je te conseille de te reporter à la lecture de l'ouvrage de référence « Alan Turing : the Enigma » de Andrew Hodges (1983).